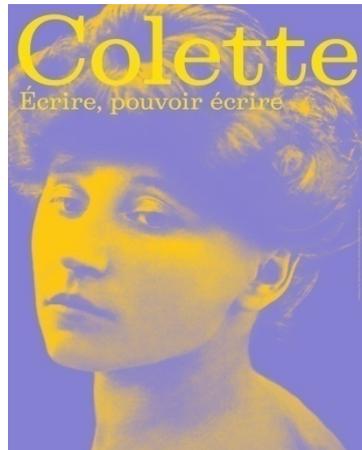


Propositions d'écriture du 6 février 2023

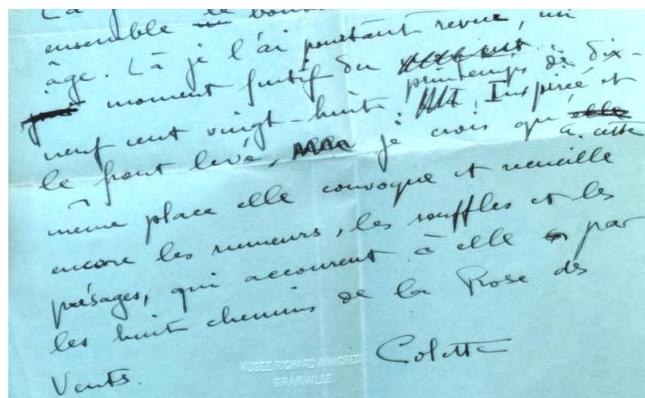
Thème : *Il y a 150 ans naissait COLETTE*



*"Il faut écrire avec les mots de tout le monde
pour écrire comme personne". Colette*

En présentiel, la séance débute par une « mise dans l'ambiance »: audition de la voix de Colette qui parle de l'écriture et distribution d'une page autographe.

La romancière française Sidonie-Gabrielle Colette est née le 28 janvier 1873 à Saint-Sauveur-en-Puisaye (Yonne). C'est son mari, l'écrivain Henri-Gauthier Villiers (dit Willy, à qui elle emprunta le pseudo et dont elle divorcera par la suite) qui la pousse vers la littérature : en ressortira la fameuse série à succès des "Claudine", au sulfureux parfum de scandale. D'une vie qu'elle désire libre et indépendante, elle s'attache à dépeindre les désillusions de jeunes filles faussement ingénues qui découvrent leur sexualité naissante. Colette décède le 3 août 1954 à Paris.



Feuillet manuscrit correspondant à la page 73 de Sido (1930).

❖ Livre (s) de jeunesse



Extrait de
«La Maison de Claudine»

✎ A l'image de Colette enfant, quels livres de jeunesse vous ont bercés et ont nourri votre imagination.



L'avantage d'être le troisième, c'est de bénéficier du défrichage des aînés.

Les livres à la maison étaient assez rares, sauf de vieux grimoires et journaux au grenier. Aucune télé, une seule radio qui égrenait les nouvelles et les chansons.

Il y avait certes, des « Tintin » et surtout « Les six compagnons » et « Les Mahuzier », livres de la bibliothèque verte et rouge et or. C'étaient des trésors.

Ces Mahuzier, une famille de parents et enfants qui parcouraient le monde. Les Mahuzier en Afrique, puis en Australie, et aussi au Canada contant leurs périples, leurs découvertes, leurs communications avec les autochtones, avec leurs deux camions jaunes.

Ils campaient partout, côtoyaient les grands fauves, les ethnies si lointaines. C'était captivant, ces enfants de nos âges qui étaient des aventuriers. Nous pouvions nous projeter.

Nous étions, en les lisant, nous aussi auprès du grand fleuve avec des crocodiles, dans des pirogues qui menaient sur l'autre rive, dans la boue et prisonniers des pluies sur les pistes quand les camions Renault étaient embourbés.

Une famille qui ne connaissait pas la contrainte d'un habitat fixe, d'une semaine bien réglée, d'une école à fréquenter, puisque pour eux l'école, l'éducation, c'étaient des rencontres, c'étaient de s'enrichir dans des échanges intercommunautaires, d'aller voir derrière la montagne quel serait le paysage, d'aller vers des demains inconnus. Je me souviens, enfant de moins de dix ans, cela me fascinait, me captivait.

J'ai le souvenir de ce sentiment inconnu pour moi. Être tellement attaché à un récit que je ne pouvais rien faire d'autres que de le lire, de tourner mes pages, de fermer mes yeux, d'imaginer ces familles en voyage. C'était merveilleux et sentir qu'avancé vers les derniers feuillets, j'allais ressentir un vide, une tristesse, parce que le point final du récit allait arriver, me laissant seul après cette si belle aventure.

Heureusement après les Mahuzier en Afrique, il y a eu d'autres découvertes, narrées avec passion, qui me permettaient de me mettre dans la peau de ces éternels découvreurs.

Merci à vous, famille Mahuzier d'avoir élargi mon champ des possibles, de m'avoir permis de rêver et de m'avoir si généreusement ouvert à vos espaces personnels.

Gérard

Des livres, des livres, j'en aurais bien souhaité, mais cela ne faisait pas partie des habitudes familiales dans le milieu ouvrier où j'évoluais. Je me souviens malgré tout d'un Noël où je reçus de la part de voisins tout proches, avec qui mes parents entretenaient de bonnes relations, un recueil des fables de La Fontaine. J'ai parcouru maintes et maintes fois ces pages et je conserve toujours cet album illustré.

L'école de campagne que je fréquentais disposait d'une bibliothèque où nous pouvions emprunter de livres mais ils étaient si anciens que je ne me rappelle nullement avoir été tentée d'en ouvrir un.

Puis le hasard de la vie a fait que mes parents ont fait l'acquisition d'une maison ancienne entièrement meublée. Outre le linge, le mobilier, la vaisselle qui ont fait le bonheur de ma mère, mon frère et moi avons découvert des jouets anciens, des disques et leur vieux phonographe, une jolie boîte à couture, des albums de cartes postales, et des livres, des livres...

Joliment recouverts d'une couverture souvent rouge, noire et dorée, ils ont ainsi constitué la première collection entrée dans notre propre maison. Les titres, comme les écrivains m'ont échappé mais je les ai lus Ils avaient appartenu à feu la fille de la propriétaire disparue à son tour. Comme cette dernière avait pu dire à mes parents avant qu'ils acquièrent le bien « *c'est que nous étions quelqu'un...* ». Sûrement, au vu du contenu de la maison et en particulier des nombreuses œuvres trouvées.

Nostalgique dans l'âme, lorsqu'il a fallu vider la maison de mes parents à leur tour décédés, quelques uns de ces ouvrages ont pris leur place dans ma propre bibliothèque au milieu des écrits plus contemporains.

Des livres, toujours des livres !

Sylvie

❖ Ecrire les lieux

Colette, qui vécut dans de nombreuses maisons et appartements aux quatre coins de la France, savait les raconter magistralement dans ses livres, en magicienne du verbe elle nous les donnait, non seulement, à voir mais presque à sentir, à toucher, à entendre...à vivre.

La maison natale de COLETTE (façade) devenue musée (côté jardin) à St Sauveur en Puisaye



□ Racontez votre maison d'enfance.

Maison d'enfance

J'étais tout petit. Je voyais la maison grande, si grande ; haute, si haute. J'étais bien incapable à l'époque d'apprécier son style petite construction des années trente à un étage, avec son épais crépi gris granité, juste agrémenté de décor géométrique blanc façon art déco en haut des murs, et son beau toit de tuiles rouges.

Elle était toute simple : un plan carré, deux fenêtres en bas, deux en haut, toutes semblables, sur chaque façade, et une porte au centre. Perdue dans la nature, à mi-chemin entre deux petites villes, au bord de la route.

Issu de la campagne, mais forcé de la quitter dans sa jeunesse, le grand père n'avait pas mégoté : il avait développé ici à sa retraite une véritable petite entreprise fermière, avec un grand jardin potager, un poulailler, des dizaines d'arbres fruitiers, des buissons de baies diverses, de la vigne... et il partait chaque début de semaine avec sa carriole vendre les produits à la ville.

Pour un petit garçon comme moi ce jardin était un véritable paradis. Fruits à gogo : pommes ; poires, cerises, abricots, framboises, fraises, groseilles... et jeux variés avec les voisins, y compris cache-cache dans le champ de maïs, étonnant.

Ce que je voyais aussi, c'est que je pouvais en faire le tour à vélo à toute allure, pour battre mon record, et utiliser les allées pour les '' jeux olympiques '' : triple saut, saut en longueur, course à pied... carrément.

Au Printemps toutes sortes de plantes poussaient dans les allées herbeuses, une floraison étonnante de densité, envahie par des insectes multiples qui bruissaient sans arrêt.

Les copains du coin m'avaient appris à attraper les sauterelles ou les papillons (par derrière, hop, avec deux doigts), à fabriquer des sifflets en sureau, des paniers en joncs...

C'était également le lieu de villégiature pour toutes sortes d'oiseaux, encore nombreux à ce moment-là : ravissement des couleurs des mésanges, bouvreuils, rouges-gorges, loriots... que ma grand mère me faisait découvrir, chantant ici ou là.

Il y avait aussi des endroits secrets, magiques, à l'intérieur, où je n'avais pas le droit d'aller seul : la cave, sombre, avec ses immenses plateaux de pommes en conservation, et ses tonneaux d'eau de vie odorants, qui m'intriguaient, et le grenier. Ah, le grenier ! On y arrivait après avoir longé de grands couloirs couverts de papiers peints aux fleurs stylisées, puis par une petite porte et un escalier minuscule très pentu qui grinçait, on atterrissait ainsi dans une immense pièce directement sous les tuiles, une véritable fournaise en été.

C'était un lieu hétéroclite, avec de nombreux vieux jouets très abîmés, des journaux entassés, et deux curiosités : des boîtes d'une énorme collection de papillons de tous les pays réunie par le grand-père, mais... qui étaient tous tombés en poussière, il ne restait que les étiquettes ; et le tapis de fleurs de tilleul recouvrant le sol, en train de sécher pour de futures tisanes, que l'odeur de la pièce évoquait déjà.

Au dehors on avait aussi d'autres surprises : les sirènes plaintives des michelines qui passaient au loin à intervalles réguliers ; les '' bang '' soudains des patrouilles de Mirages (anciens modèles) de la base de Dijon à côté, déboulant au ras du sol sans crier gare ou les explosions brutales des fusées anti-grêle les jours d'orage...

Le soir, en été, un étrange ballet avait lieu. Dans toute la plaine, jusque très loin, les chiens des fermes aboyaient et se répondaient, marquant sans doute leur territoire, ou jappant à la nuit. Une atmosphère particulière en découlait, un peu fantastique, comme des échos sans fin ici ou là.

La Grande Histoire avait même laissé sa trace. Comme je demandais un jour pourquoi il y avait des trous ronds dans les volets pliants en métal des fenêtres, on m'expliqua que c'était un reliquat de

la retraite des allemands en 1944. Ils étaient passés sur la nationale juste devant, et l'avant garde avait visé les angles des persiennes au cas où des maquisards auraient préparé quelque embuscade...

Bien sûr à l'époque je ne mesurais pas la chance d'avoir été élevé en partie à la campagne, je trouvais cela normal, sans me poser de questions. Ce n'est que maintenant, avec le recul, que j'en perçois les avantages.

La maison a été vendue il y a déjà bien longtemps. Les nouveaux propriétaires ont repris le crépi en blanc clair lisse, remplacé toutes les baies et les persiennes, arasé le jardin, maintenant recouvert d'un gazon uniforme. C'est plus pratique pour entretenir.

Il reste les souvenirs...

Guy

C'était mon paradis sur terre. Je suis parisienne de naissance et les petites cours entre de vieux immeubles c'était mon horizon quotidien. Mes grands parents retraités avaient choisi de partir à la campagne et de vivre dans une toute petite maison en bois dans la banlieue est. Quelle joie de prendre le train en Gare de l'Est, de contempler le paysage qui défilait et de descendre dans cette petite gare près du grand marché du dimanche. La maison n'était pas tout près et nous devions emprunter quelques petites rues le long desquelles se succédaient des pavillons propres entourés de minuscules jardins cultivés. Enfin, nous débouchions dans la rue qui me semblait si longue car mes grands parents étaient situés tout au bout.

La porte d'entrée grince, après quelques marches pour descendre jusqu'à la mince plate-bande on est submergé par le parfum si délicat des œillets de poète. Quelques bisous et je file voir les poules derrière la maison pendant que mes parents s'installent. Des petits poussins piaillent autour de la grosse poule. Ma grand-mère m'entraîne jusqu'à la chambre et je découvre un poussin tout souffreteux blotti contre une ampoule électrique qui lui sert de couveuse. J'appris plus tard qu'elle avait réussi à le sauver.

J'ai passé de belles vacances là-bas et ma grand-mère était une bonne cuisinière très économe : si je ne finissais pas mon bol de lait du petit-déjeuner, je le retrouvais au dessert le soir en crème à la Maïzena. Son sens de l'économie était poussé à l'extrême puisque le filtre de la vieille cafetière était taillé dans les sous-vêtements (très propres) de mon grand-père.

Ma plus grande joie était de ramasser les œufs en fin d'après-midi. On éloignait les coqs qui auraient pu prendre ombrage de mon intrusion et avec précaution j'ouvrais les cages et dérangeant les pondeuses qui caquetaient en protestant. Je saisissais délicatement les œufs parfois encore tout chauds. Quel miracle.

Je me rendais aussi utile au potager en ramassant les salades, avec d'autres beaux légumes et c'était une telle joie de déposer ma récolte à la cuisine.

Les petites maisons voisines étaient occupées par des russes qui étaient venus se réfugier dans cette banlieue. Je découvris ainsi le samovar en dégustant de délicieux gâteaux et appris quelques expressions très courtes. Mon amie d'en face s'appelait Natacha et nous adorions monter sur la balançoire plate avec un siège à chaque extrémité.

Il y avait aussi au fond de la rue une propriété dont le jardin me fascinait car c'était une véritable jungle où se cachaient des clapiers. Mais, ce fut avec dégoût que j'assistais sans le vouloir au dépeçage d'un lapin. Que pouvais-je y comprendre, moi, simple citadine.

Le plaisir de ces dimanches après-midi passés à la campagne c'était aussi de gripper la côte de la butte derrière la maison de mes grands parents. Nous devions traverser un petit ru où nageottaient quelques épinoches et nous gravissions une douce pente pour atteindre un espace de belle herbe dans lequel nous nous installions pour contempler les alentours.

Comme c'est si loin, mais je n'oublierai jamais ces moments de pur bonheur au temps béni de l'innocence.

❖ Colette et sa complicité avec les animaux



Dialogue entre Toby - chien et la chatte Kiki-la-Doucette
« Les Vrilles de la vigne ».

Dans l'œuvre de Colette, les chats et les chiens sont doués de parole.

□ À votre tour faites dialoguer deux bêtes

L'aiglon

La mère : bon, voilà encore un mulot, mais cette fois c'est le dernier de la journée, hein ! Je suis crevée, j'ai pas arrêté aujourd'hui.

L'aiglon : merci, maman. T'es gentille, maman.

La mère : oui, oui, je suis gentille. Mais il faut penser à toi, maintenant. Tu es assez grand. Tu peux prendre ton envol. C'est le moment.

L'aiglon : tu ne veux plus de moi, maman ? Tu ne veux plus ? Tu ne m'aimes plus. Je le savais. Je t'ai entendu parler l'autre jour avec papa.

La mère : en parlant de papa, je le vois là-bas qui arrive. Je vais pouvoir me reposer, enfin... Tu sais ce qu'on s'est dit l'autre jour : papa m'a dit : « alors, la mère ! Toujours avec ton aiglon ! » Je lui ai répondu : et oui, toujours avec mon aiglon. Je lui ai dit de prendre son envol, mais il ne veut toujours pas.

L'aiglon : alors, papa non plus ne veut pas de moi

La mère : tu sais ce qu'il m'a dit, ton père ? « tu l'as trop couvé, ce petit ! Ça fait dix fois que je te le dis. ». C'est vrai, depuis que ton frère est parti, tu me colles tout le temps. Tu attends les mulots, le bec ouvert comme un bébé, mais tes plumes ont poussé maintenant, tu devrais

L'aiglon : maman, je crois que tu préfères mon frère à moi, tu n'arrêtes pas de dire qu'il a bien grandi, qu'il a pris son envol, que c'est ton grand fils. Et moi, maman, qu'est-ce que je suis ?

La mère : écoute, tu as eu du mal à casser ta coquille, j'ai dû t'aider à venir au monde. Et depuis, tu fais le bébé, mais c'est à toi de voler, de chasser, tu as grandi, tu es devenu comme ton frère, alors, vas-y

L'aiglon : c'est vrai, maman, je suis comme mon frère ? Tu m'aimes comme tu aimes mon frère ?

La mère : mais oui, c'est comme ça, c'est ton tour. Regarde, écarte bien les ailes, bats des ailes, oui, c'est ça, vas-y mon grand

L'aiglon : mais c'est amusant de battre des ailes ! Et puis je ne sais pas ce qui m'arrive, j'ai envie de chasser. Et puis des nuages, on voit toute la terre, je vois bien ça en me penchant du nid. Oh ! Je vais tomber, j'ai peur, ... non je n'ai pas peur, mes ailes, mes ailes ...mes serres se détachent du nid, ça y est, ça y est, c'est ça ... super, l'envol !

Mes chers parents, je pars,
Je vous aime mais je pars,
Vous n'aurez plus d'enfant
Ce soir
Je ne m'enfuis pas je vole
Comprenez bien, je vole
Sans fumée, sans alcool
Je vole, je vole

Jacqueline P.

Dialogue de bêtes

Au bord de l'étang, sur un roseau emplumé, se pose une libellule.

-Bonjour Bonjour la mante

-Oh, la libellule, tu ne vois pas que tu me déranges !

En effet, la mante religieuse, pattes antérieures crochues, jointes, et la tête verte triangulaire en mouvement, semble penser.

-Excuses moi, tu méditais sans doute reprend la libellule.

-Que nenni, je prie

-Tu pries ?

-Oui

-Ah, pourquoi tu pries ?

-Pour expier mes péchés

-Expier quoi ?

-Mes péchés te dis-je. Je demande pardon au seigneur

-Mon Dieu, c'est pour ça qu'on t'appelle religieuse alors. Mais pardon pourquoi ?

-Parce que j'ai encore dévoré mon amant

-Pourquoi tu les manges tous ?

-Parce qu'après l'amour, ils ne sont plus bons à rien, pardi, bons à rien !

-Eh bien moi, pendant qu'on fait l'amour, on dessine un cœur, ça veut tout dire. Tu devrais essayer et je suis certaine qu'après tu pourrais recommencer sans manger tes partenaires.

C'était au bord de l'étang de la maison de Claudine.

Colette était témoin de ce dialogue de bêtes qu'elle n'a jamais raconté, mais si elle en avait eu l'idée, elle l'aurait narré avec beaucoup de tendresse comme elle a su si bien le faire avec Kiki la doucette et Toby chien.

Jacqueline L.

❖ Le jour du certif - Claudine à l'école



À l'époque de Colette, l'école était synonyme d'émancipation pour les écoliers dont la réussite rejaillissait sur le statut social des parents et sur la communauté toute entière.

 Faites revivre une période d'examen déterminant pour votre avenir
Le jour du Certif'

C'était « jour du certif' » en cette fin Juin 1956. J'étais en classe de 4ème au Cours Complémentaire (l'ancêtre du Collège) à Selles-sur-Cher dans le Loir et Cher.

Ma formation spécifique à cet examen remontait à trois ans lorsque j'avais passé une année en division de fin d'études dans l'école primaire de mon petit village avant de me présenter au concours d'entrée en 6ème.

A cette époque, le «Certificat d'Études Primaires» était un diplôme important pour la société rurale. J'y allais par pression familiale et dans mon for intérieur, sans véritable obligation de résultat...Enfant, je possédais une bonne mémoire et les épreuves me parurent très abordables.

De plus nous formions un petit groupe de quatre ou cinq copains et copines du village pour nous soutenir mutuellement.

En fin de journée l'atmosphère devint plus pesante lorsque les quelques 120 candidats furent appelés à se regrouper dans la cour au pied d'une petite estrade où inspecteur et directeurs d'écoles avaient pris place.

La lecture - couperet commença dans un silence de cathédrale. Dans cette ambiance cotonneuse chargée d'électricité, les noms et prénoms de l'élève reçu 1^{er} du canton furent prononcés en préambule.

Comme dans un rêve éveillé, c'est mon nom qui vint sonner à mes oreilles ! Sans doute tremblant et rouge comme une pivoine, je dû monter sur l'estrade pour recevoir les compliments de ces hauts personnages ainsi qu'un magnifique livre sur le Loir et Cher dédié par M. le Préfet.

Mes copains et copines avec qui j'avais parcouru le matin les cinq kms en vélo pour venir à « la ville », faute de me porter en triomphe, exigèrent que, sur le chemin du retour, nous fassions une halte dans chacune des familles pour fêter le héros du jour.

Les festivités se prolongeant à chaque étape, je ne rentrais pas avant sept heures du soir à la maison. Mes parents, très inquiets de ce retard inhabituel, m'accueillirent fraîchement et j'eus droit à un savon mémorable!..

Ils ne se calmèrent que lorsque je leur tendis le livre témoin de ma réussite. Je crois que c'est une des très rares fois où j'ai surpris mon père à essuyer une larme... lui qui avait dû arrêter l'école à 12 ans, mais avec le précieux Certif' en poche !

Bernard

Le jour du certif

Le jour du certif j'avais quitté l'école primaire pour le collège technique. Durant les vacances de Pâques, j'ai révisé le programme à l'aide de documents prêtés par l'institutrice de la classe de fin d'études. Les matières ne me semblaient pas difficiles mais la dernière épreuve « poésie ou chant » m'angoissait sérieusement car je chantais affreusement faux et hélas je ne pouvais rien faire pour améliorer la situation.

Enfin le grand jour arriva. Nous étions tous réunis dans la cour en attendant l'appel de nos noms. L'inquiétude était latente. L'examineur nous distribua notre premier sujet ainsi que la feuille destinée à recevoir notre devoir avec le coin à rabattre sur lequel figurait notre identité.

L'épreuve de calcul était assez simple et la dictée qui suivit ne possédait pas trop de pièges. Je me détendis pendant le repas pris à la cantine avec mes camarades.

En milieu d'après-midi arriva la matière redoutée « poésie ou chant ». En pénétrant dans la salle nous devons tirer un papier plié en quatre dans une grande corbeille et rejoindre notre place où nous prenions connaissance de "notre choix". Le cœur battant je dépliais le document. Avec ma chance habituelle je devais CHANTER ce que l'examineur me demandera. Ce fut la Marseillaise, heureusement je la connaissais par cœur mais cela dérailla tout de suite. Il me demanda alors de réciter la chanson comme un poème ce que je fis sans problème. En me levant, je l'ai remercié et il m'a souri. Je pense que j'ai eu devant moi quelqu'un de compréhensif ; il a évité que je me ridiculise alors que je connaissais très bien les paroles.

Nous nous sommes tous retrouvés dans la cour pour attendre les résultats qui seraient affichés une heure après. Je n'ai jamais compris comment cela pouvait être aussi rapide. Les discussions étaient animées car nous étions toutes impatientes de connaître l'issue de cette journée.

Après une attente qui nous sembla interminable, la directrice du collège sortit et donna les noms des reçues. Quelques parents étaient venus rejoindre leurs filles et se réjouissaient de leurs succès.

Je rentrais à la maison en annonçant joyeusement « *Je suis reçue* ».

Mon père me répondit : « *on en attendait pas moins de toi* ».

Une douche froide ne m'aurait pas fait plus d'effet

Marilou